

*Il n'y a pas d'avenir
sans mémoire*

Elie Wiesel



N° 15 - Décembre 2012

www.camp-rieucros.com

Sommaire

- ◆ Page 1 : édito « Ambigüités de l'internement »
- ◆ Page 2 et 3 : Le cas Führman extrait de A. Koestler, « La lie de la terre ».
- ◆ Page 4 et 5 : Trouvailles, Le lien
- ◆ Page 6 : Le camp des Milles
- ◆ Page 7 : bulletin d'adhésion/réadhésion

Ambigüités de l'internement

L'enfermement révolte les uns. D'autres en exigent toujours plus. Mais dans l'ensemble c'est un phénomène courant. Biologique : pas de cellule, pas d'être vivant sans clôture d'une membrane. Social : enceintes protohistoriques du néolithique ou quartiers ultra sécurisés de 2012.

Selon les cas, l'enfermement protège ou rassure ; (s')ouvrir c'est (s')exposer. Mais trop d'enclavement asphyxie. La vie vit d'un équilibre entre clôtures et ouvertures.

Alors où placer la limite ? Par exemple, qu'est-ce qui légitime l'internement ? L'autorité qui en décide : juge, médecin ou ministre ? Les circonstances invoquées ? En tous cas, j'observe que ceux qui internent les autres se donnent toujours les meilleures raisons du monde.

Certains états ont élevé le barbelé au niveau d'un système général de main mise sur les gens. Mais dans quelle société moderne l'enfermement ne joue pas un rôle de contrôle social ?

On dit : « le système des camps est la négation de notre civilisation. » Et si c'était plutôt le contraire ? Et si l'internement massif et systématique d'hommes, de femmes et d'enfants était un effet secondaire de notre civilisation, une des conséquences logiques d'une ère où se déploient les états modernes et l'idée qu'une population ça se gère rationnellement ?

Depuis plus de 200 ans, pour maîtriser les personnes dont on ne veut pas, on les enferme en masse. Est-ce que je banalise ou est-ce que la pratique du camp est devenue banale ?

On fait des distinctions : Rieucros n'est pas Ravensbrück. Même arbitraire, beaucoup d'objectifs d'état communs (ôter la liberté, regrouper, confiner, isoler, surveiller), même chaîne mortelle des camps (un jour vous faites du théâtre au camp protégé de Vittel, le lendemain vous êtes au terminal d'abattoir de Birkenau). Mais par exactitude historique, par respect pour les victimes, on distingue camp et camp. En un sens, c'est rassurant. L'arbre cache un peu la forêt. La lumière noire de l'extermination nazie aveuglerait-elle notre jugement ?

On dit : « il faut tirer la leçon des camps, connaître leurs causes et origines pour qu'ils ne se renouvellent jamais. » Mais est-ce qu'une recherche approfondie ne risque pas de nous conduire droit à ce dont nous sommes par ailleurs les plus fiers et dont nous avons le plus besoin : l'état, la science, l'idée de progrès de l'humanité ?

Faux problèmes et mauvaises questions d'un esprit qui mélange tout ? Ou ambigüités d'une pratique qui révèle la face noire de nos avancées ?

David Davatchi

Année 2013 : tous nos meilleurs vœux coopératifs à toutes et tous

En octobre 1939, suite à la déclaration de guerre les étrangers suspects ou issus des nations ennemies sont internés. Sur Paris, l'un des camps est le stade Roland-Garros. Arthur Koestler interné dans ce lieu raconte l'arrivée de Fuhrmann, journaliste allemand.

LE CAS FUHRMANN, UNE ABSURDITE ADMINISTRATIVE

Le troisième jour après notre entrée dans le stade, l'arrivée de Fuhrmann, journaliste allemand libéral, provoqua un peu d'hilarité. Fuhrmann, homme d'une quarantaine d'années et personnalité bien connue de la République de Weimar, avait été mis en camp de concentration par la Gestapo et s'était sauvé en Autriche. Quand les nazis entrèrent en Autriche, il s'enfuit à Eger (Hongrie). Quand Eger fut rattaché à l'Allemagne après Munich, il s'enfuit à Prague. Quand les nazis occupèrent Prague, il s'enfuit en Italie. Quand la guerre éclata et que l'Italie se déclara non belligérante, il rejoignit la France sur une barque de pêche qui le conduisit, pendant la nuit, de San Remo à un endroit isolé de la côte française, près de Nice. Il était arrivé à Paris quarante-huit heures avant, par le train, et de la gare était allé directement voir P... un de ses confrères, réfugié allemand dont il connaissait l'adresse. Il trouva Mme P..., chez elle, qui faillit se trouver mal lorsqu'il entra. Alors, elle lui raconta que P... était dans un camp de concentration, que tous les réfugiés allemands avaient été internés et qu'il devait lui-même être interné tout de suite, sinon il aurait affaire à la police et irait en prison. La meilleure solution était de se rendre lui-même au stade de Colombes, le camp de triage des réfugiés allemands. Elle était tellement affolée que le pauvre Fuhrmann, pris de panique, dit au chauffeur du taxi qui l'attendait en bas avec ses bagages de le conduire aussitôt à Colombes !

A Colombes, il trouva le stade vide. Les Allemands avaient été envoyés dans différents camps de province. Mais il rencontra un fonctionnaire à qui il expliqua son cas. Le fonctionnaire se gratta la tête et se montra tout à fait compréhensif.

- Eh bien, dit Fuhrmann, je suppose que la meilleure chose à faire est de me présenter à la police et de lui demander de décider de mon sort,

- Si vous allez à la police, on vous mettra en prison immédiatement! dit le fonctionnaire. Vous êtes un cas exceptionnel, et ils détestent les cas exceptionnels.

- Mais que puis-je faire d'autre ? demanda Fuhrmann, qui s'alarmait de plus en plus. Je ne peux même pas aller dans un hôtel. Dès que j'aurai rempli ma fiche, on me dénoncera tout de suite.

Après s'être gratté plusieurs fois la tête, le fonctionnaire eut une idée.

- Dites à votre chauffeur (le taximètre marquait déjà soixante francs) de vous conduire au stade Roland-Garros. C'est un camp d'indésirables, mais c'est encore mieux que la prison. Une fois dans un camp, vous devenez un cas ordinaire et vous ne risquez plus grand-chose.

Fuhrmann lui exprima ses vifs remerciements et se fit conduire au stade Roland-Garros. C'était un voyage bien long, le taximètre marquait près de cent francs et Fuhrmann avait exactement cent vingt francs dans sa poche. Quand ils arrivèrent au camp, il faisait nuit et le chauffeur se trompa de porte. Fuhrmann déposa ses bagages près de la haie de clôture, paya le chauffeur et le renvoya. Il pensait que seul et avec tous ses bagages, on lui permettrait de rester. Il attendit patiemment à la porte et, quelques minutes après, une sentinelle vint.

- Que faites-vous ici?

— Je voudrais être interné, dit Fuhrmann timidement.

— Ici, répondit la sentinelle, pas d'ivrognes et pas de plaisantins.

Puis il aperçut les bagages et se rendit compte que Fuhrmann parlait sérieusement. Il appela une autre sentinelle :

- Hé, dis donc, Il y a un fou qui veut entrer.

La sentinelle numéro deux apparut et braqua sa lampe électrique sur le visage de Fuhrmann. Quand ils se furent assurés qu'il n'était ni ivre, ni fou, ils entamèrent une discussion pour essayer de le dissuader.

- C'est un endroit infect, lui dirent-ils, un sale bordel de Dieu, et la semaine prochaine vous serez envoyé dans un endroit pire encore, quelque part dans les Pyrénées. N'avez-vous pas un ami qui puisse vous cacher ?

Mais Fuhrmann resta ferme ; ils durent le conduire au bureau et firent un rapport à l'officier de service. L'officier de service fit un rapport au comte de N... Le comte de N... posa à Fuhrmann quelques questions, puis lui offrit une cigarette.

- Il ne m'est naturellement pas permis de vous garder sans ordre de la Préfecture, dit-il, mais je vais leur parler. Et il appela la Préfecture au téléphone.

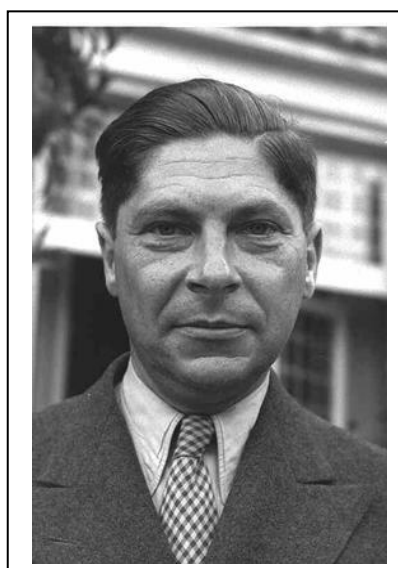
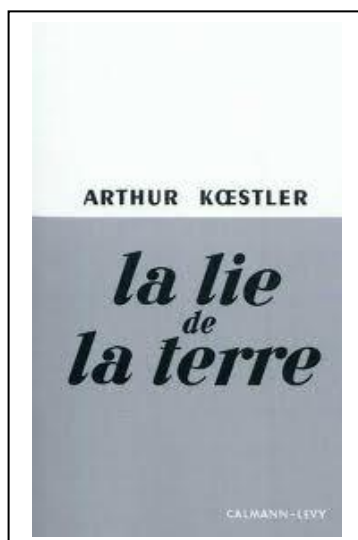
La Préfecture, naturellement, exigea que Fuhrmann lui fût remis. Le commandant demanda de le laisser au moins passer la nuit au camp, étant donné qu'il était trop tard pour l'interrogatoire. La Préfecture refusa ; elle demanda au commandant de l'envoyer tout de suite sous escorte. Le commandant dit qu'il ne pouvait déranger aucun de ses hommes, mais qu'il enverrait Fuhrmann en taxi — et quel besoin d'escorter un homme dont le seul souhait était d'être interné ? Mais la Préfecture refusa, elle enverrait le panier à salade pour lui.

Il était dix heures du soir ; le panier à salade arriva à trois heures du matin. Jusque-là Fuhrmann dormit sur une chaise, dans le bureau — il n'avait pas dormi depuis San Remo. À son arrivée à la Préfecture, il fut enfermé dans la cave à charbon. Là, il resta jusqu'à dix heures du matin puis, sans qu'on lui eût posé une seule question, il fut renvoyé dans la même voiture et remis au camp ; cette fois pour y être officiellement interné.

Il arriva, le visage rayonnant, entra dans la tanière de la division allemande avec les mots : *Es ist erreicht*, expression favorite de l'ex-Kaiser, et s'étendit sur la paille humide pour dormir douze heures d'affilée.

Extrait de Arthur Koestler (photo ci-contre), *La lie de la Terre*, 1941

Arthur Koestler, né le 5 septembre 1905 à Budapest et décédé le 3 mars 1983 à Londres, était un romancier, journaliste et essayiste hongrois, naturalisé britannique. Il a raconté son internement en France dans *La lie de la Terre*.





En cherchant dans ses dossiers, Michèle Robert a retrouvé 4 numéros du Lien, bulletin de l'amicale des anciennes internées de la Résistance des camps de Rieucros et Brens. Ces 4 numéros datent de 1970 et 1971. Ils lui avaient été envoyés en 1977 par Mme Odette Capiou-Branger.

Ces journaux contiennent des informations pratiques portant sur les droits des anciens de la Résistance. Ils prennent position sur des questions d'actualité. Ainsi on apprend qu'au

cours des années 1970-1973, il était question de transférer la dépouille du Maréchal Pétain à l'ossuaire de Douaumont, transfert auquel s'opposait l'amicale. De même Total publiait des images à but publicitaire dont une série était consacrée aux gloires de la République française. Dans cette série apparaissait Pétain.

Mais ce qui touche le plus dans ces bulletins c'est la vraie fraternité qu'on y ressent. Par ce journal transitent les nouvelles des anciennes du camp, joies et tristesses familiales. Elles estiment alors à 150 le nombre d'internées politiques et disent en avoir retrouvées 90. Outre les Françaises, les Tchèques, Italiennes, Allemandes, etc... donnent de leurs nouvelles et transmettent des témoignages. Ainsi dans le n° 3 est publié un extrait du livre de Lenka Reinerova, « Frontières fermées » qui raconte son départ du camp de Rieucros.

MAIS UN JOUR...

Les jours et les semaines passent, journées grises et monotones, pénibles nuits d'hiver. Un de ces matins, particulièrement froids, alors que nous faisons la queue pour la soupe, (c'est à dire pour quelques louches d'eau chaude), arrive la surveillante générale de police du camp. Chacune a conscience qu'il va se passer quelque chose d'important. Même les plus affamées abandonnent la queue pour la soupe et la louche retombe lourdement dans la marmite. S'agirait-il des registres de la Gestapo ? murmure Eva, blême de peur. Elle

a le coeur si sensible et supporte si mal les émotions.

De suite, la gardienne chef, Mademoiselle Vallot répond à nos interrogations muettes. "Quelques unes d'entre vous, dit-elle, vont quitter Rieucros". "Mais, pour aller où ?" Nos gorges se serrent à la pensée de la menace qui peut peser sur nos jeunes vies. Nos regards doivent traduire notre commune angoisse quand, raidie dans son uniforme noir, d'une voix blanche, Mademoiselle Vallot poursuit "Nous ne vous livrons pas aux Allemands". Celles dont je vais lire les noms partiront dans une semaine pour Marseille et de là pourront quitter la France, à bref délai (au cours de la guerre 39/40 quelques antifascistes étrangères résidant en France avaient pu obtenir droit d'asile au Mexique, ce qui leur permit d'échapper aux déportations massives qui eurent lieu à partir de 1942, telle celle de ce 26 août dont nous vous avons entretenues dans notre dernier bulletin).

Parmi les noms appelés figure le mien. "C'est merveilleux me dit mon amie Tonka qui, elle, ne fera pas partie du convoi, c'est merveilleux que tu partes définitivement. Mais surtout fais bien attention de ne pas revenir".

Le camp est devenu trop étroit pour y loger, avec les étrangères devenues indésirables, les Françaises, qui ne cessent d'arriver ; d'où notre départ précipité.

LE DEPART APPROCHE

De fiévreux préparatifs commencent. Les surveillantes qui ont sans nul doute reçu les consignes sévères ne cessent d'aller et venir, dans notre baraque épiaut nos moindres faits et gestes, nos moindres propos.

Elles n'en reviennent pas de notre attitude. Elles n'arrivent pas à comprendre pourquoi, celles qui vont rester sont plus joyeuses que celles qui partent. Mais comment pourraient-elles comprendre que nous éprouvons de la peine à la pensée que nous devons laisser ici dans la détresse nos chères camarades ? Comment pourraient-elles comprendre que nos compagnes sont heureuses de nous voir quitter ce maudit Rieucros. Non, elles ne peuvent comprendre, elles, qui n'ont pas hésité à s'enrôler dans cette méprisable fonction de garde-chiourme, quelle solidarité, quelle affection profonde lient toutes ces participantes d'un même combat.

"Vous emportez chacune un peu de nous qui vivra en vous" dit la petite Dina. "Un peu de notre cœur restera ici avec vous murmure à son tour Hilda ; avec vous, il continuera d'espérer pour la victoire de notre cause.

Demain matin, à 6 heures partiront 24 femmes annoncent les affichettes apposées dans toutes les baraques. Personne ne peut dormir cette dernière nuit. Pour la nème fois Tonka et moi-même répétons nos mutuels conseils. "Viens un peu hors de la baraque, puisque tu ne dors pas, ici l'atmosphère est pesante" chuchote Aïda. Dehors, il fait un froid glacial. Mais, nous ne le sentons pas, il y a tant de chaleur en nous ce soir. "Que vas-tu faire quand tu sera libre ou plutôt tout à fait libre, m'interroge Aïda" "Je ne sais pas encore, sans doute, je reprendrai mon métier de journaliste, mais qu'importe, je ferai ce que l'on me demandera. ce qui sera nécessaire "Et toi?" "Moi

aussi soupire-t-elle, je ferai n'importe quoi, je me sens si malheureuse, si inutile avec mes mains vides".

LE DERNIER MATIN

Il fait encore nuit lorsque nous nous levons le lendemain matin. Dans le camp un silence inhabituel règne. La neige qui a tombé, en abondance toute la nuit, coupe le moindre bruit. Toutes rassemblées, nous attendons l'ordre de départ. La camionnette à la bâche blanche est déjà là.

"Chantons une dernière fois, ensemble", propose Zoska qui entonne le chant des adieux. Bientôt le chant gagne l'ensemble du camp. Et, comme en écho, des baraques les plus lointaines, nous parvient l'au-revoir de nos compagnes.

Arrêtée au seuil de la baraque, Mlle Vallot se fige comme au garde à vous, tant lui en impose le spectacle émouvant de ces femmes qui se tiennent par la taille, dont les mains s'enlacent et dont les yeux expriment toute la noblesse et la pureté de leur combat.

Mais l'ordre est venu "Rassemblez-vous". Il va falloir nous quitter. Dehors, l'obscurité est toujours complète, et sous un ciel bas la neige tourbillonne de plus en plus fort. Le moteur de la voiture ronronne impatiemment, c'est l'heure des derniers adieux : "Demeurez en bonne santé" "Saluez ceux qui sont dehors".

Mes yeux ne peuvent se détacher de mes compagnes et mes pensées interrogent leur

avenir "Peut être t'ai-je entendu pour la dernière fois Zoska ? Peut-être ne nous reverrons nous plus jamais belle Manuella ? Et ton faible cœur Eva résistera-t-il ? Viendras tu nous rejoindre. Ensemble nous avons vécu tant de choses, nous avons supporté la faim et la dysenterie, nous avons été interrogées par la Gestapo, nous avons enterré Pépé la folle et le petit enfant. Et voilà que mes yeux, que nos yeux à toutes s'embuent de larmes.

Mais la voiture démarre. Nos compagnes nous font d'ultimes signes d'adieux. Nous les embrassons toutes du regard. Jusqu'au portail du camp nous apparaissent leurs visages de plus en plus lointains, un dernier mouchoir blanc qui s'agite dans la neige et le matin gris. Et nous parvient un dernier écho qui nous accompagnera, longtemps, au cours des années que nous allons vivre. "Ce n'est qu'un au revoir".

LE CAMP DES MILLES

Le lundi 10 septembre 2012, date du 70ème anniversaire du dernier convoi de déportation du Camp des Milles vers Auschwitz, le Site Mémorial du Camp des Milles a été inauguré par le premier Ministre M. Jean-Marc Ayrault accompagné de sept ministres et par Monsieur Alain Chouraqui, Président de la Fondation du Camp des Milles.



Le 31 août 1939, le maire d'Aix-en-Provence, au nom du préfet, réquisitionne une briqueterie pour en faire un centre de regroupement destiné aux ressortissants des puissances ennemies. Le 7 septembre 1939, les 50 premiers "sujets ennemis" arrivent au camp et en juin, il regroupe 3 500 internés. Des représentants d'organisations internationales (comme *Emergency Rescue Committee* - Comité de sauvetage d'urgence - de Varian Fry), des réseaux communistes, des membres des communautés religieuses juives ou protestantes (comme le pasteur Manen) vont aider ces internés (démarches pour obtenir des visas, évasion, etc...)



Ce camp était destiné aux étrangers, juifs ou non, en attente d'un visa pour les Etats-Unis ou pour le Mexique. Quelques-uns ont pu s'embarquer pour la liberté, mais pour beaucoup d'autres la nasse s'est refermée : plus de 2 000 Juifs ont ainsi été transférés du camp des Milles à celui de Drancy et de là vers les camps

d'extermination. Le 4 décembre 1942, après l'occupation de la zone libre, le camp est réquisitionné par la Wehrmacht. Le 15 mars 1943, le camp est définitivement fermé et transformé en dépôt de munitions.

La particularité des Milles est d'avoir abrité de nombreux artistes comme les peintres Max Ernst, Hans Bellmer ou Ferdinand Springer, l'écrivain Lion Feuchtwanger, auteur du *Juif Süss*, le chef d'orchestre Max Schlesinger... au point que le sous-préfet d'Aix-en-Provence a pu évoquer, en 1941, "*le Montmartre des Milles*". Certaines peintures ou fresques figurent encore sur les murs de la tuilerie, soigneusement sauvegardées, parmi lesquelles le *Banquet des nations* (ci-contre, 1941).

Pour en savoir plus <http://www.campdesmilles.org/>, site officiel du camp dont le titre est : « Un lieu témoin prend le relais des témoins ».

Le train des Milles ou le train fantôme

Le 22 juin 1940, jour de la signature de l'armistice franco-allemand, 2.010 internés quittent Les Milles dans un train mis à leur disposition par le commandant Goruchon, avec l'approbation de l'état-major. Le train doit gagner Arles, puis Sète, Toulouse, enfin Bayonne d'où les fuyards espèrent pouvoir s'embarquer pour l'Espagne ou le Maroc. Mais en traversant le sud de la France, ce train suscite la rumeur que "2000 boches" arrivent à Bayonne. Cela sous-entend "des soldats", et c'est ce que comprennent les cheminots qui détournent le convoi et le ramènent vers sa région de départ. C'est ainsi que le 27 juin, ces internés, allemands pour la plupart, qui fuient l'arrivée des nazis, se retrouvent enfermés à nouveau pour quelques semaines dans le camp annexe de Saint-Nicolas (Gard, près de Nîmes).

Association « *Pour le Souvenir de Rieucros* »

Mende, le 15 décembre 2013.

Appel des cotisations Année 2013

Madame, Monsieur.

Connaissant votre attachement à ce lieu de mémoire et l'intérêt que vous portez aux activités de l'association « *Pour le Souvenir de Rieucros* », nous vous invitons à renouveler votre adhésion pour l'année 2013 en versant le montant de votre cotisation par chèque à l'ordre de l'Association, envoyé à **Mado Deshours 32 La Couvertoirade 48 000 Mende** et nous vous en remercions.

Nous espérons pouvoir ainsi continuer à perpétuer la mémoire et l'Histoire du camp de Rieucros à travers le bulletin semestriel, le site internet (www.camp-rieucros.com), des actions culturelles (lectures, représentations, ...) et des visites du site.

Dès réception de votre participation, nous vous adresserons votre carte d'adhérent (e) pour 2013.

Nous vous prions de croire à nos sentiments dévoués.

Pour le Bureau

La Présidente : S. PEYRAC

Je (Nous) soussigné(e-ons) Mr ou/et Mme ou/et Melle

Nom(s) : Prénom(s) :

Adresse :

.....
N° téléphone e-mail

Désire (ons) être sur la liste mail Rieucros pour avoir de temps en temps des informations sur les activités de l'association.

Oui - Non

Demande (ons) à adhérer/ré adhérer à l'association *Pour le souvenir de Rieucros* et verse (ons) une cotisation d'un montant de (cotisation minimum de 10 euros par personne).

Souhaite (ons) recevoir le bulletin par mail oui non ou par courrier postal oui non

Date :

Signature